

→ Rencontre autour du thème de « l'Avenir de la connaissance ».



A l'instar de la « Petite Poucette » de Michel Serres, pouvons-nous prétendre avoir désormais accès au monde entier grâce à un petit objet que l'on glisse dans sa poche ?

Serions-nous parvenus au « siècle des lumières numériques » ?

(Référence à l'ouvrage d'Eric Briys D'or et d'airain aux éditions des Belles Lettres).

Lors des précédentes rencontres, nous avons croisé quelques auteurs polymathes comme John Ruskin ou Goethe, mais nous étions alors au 19^{ème} siècle, où il était encore possible de prétendre posséder des connaissances expertes dans plusieurs domaines.

Or, il faut bien le reconnaître, nous assistons aujourd'hui à une fragmentation des savoirs hyperspécialisés (Jurgen Renn, L'évolution de la connaissance, éditions Les Belles lettres).

Sans vouloir devenir les polymathes du 21^{ème} siècle, nous pouvons légitimement nous poser la question du devenir des connaissances et cerner, sans prétention ni exhaustivité, celles qui seraient utiles pour répondre aux défis contemporains.

→ Compte-rendu de la rencontre Club essai n°5 du 4.03.2023

Pour cette rencontre, nous étions curieux de cette rencontre, avec en préambule une improvisation au piano proposée par Bertrand. Evelyne Resnick a rejoint le trio pour présenter un ouvrage.

Bertrand, Jean-Philippe, Evelyne et Françoise ont présenté les livres suivants

- **La Machine gouverne**, Paul Valéry, publié aux éditions Les Lapidaires.
- **La terre est plate**, Violaine Giacomotto-Charra et Sylvie Nony, aux éditions Les Belles Lettres.
- **L'utilité de l'inutile**, Nuccio Ordine, publié aux éditions Les Belles Lettres.
- **Pour un humanisme numérique**, Milad Doueïhi, publié aux éditions Seuil.



→ **La Machine gouverne**, Paul Valéry, publié aux éditions Les Lapidaires.

(présenté par Bertrand).

Au départ il s'agit d'un article dans une revue où il est question d'enquêter sur la crise des professions libérales. Un an plus tard, en 1926, l'article deviendra un livre qui s'intitulera « Propos sur l'intelligence ». Presque un siècle plus tard, l'éditeur Les Lapidaires a retrouvé

ce texte de Paul Valéry et nous le présente sous le titre *La Machine gouverne*.

En introduction, l'auteur questionne les termes crise et intelligence et se demande si le langage ne nous mène pas toujours qu'à du langage, c'est-à-dire vers autre chose que le réel. Constatant que l'intelligence peut se définir de plusieurs manières, il choisit dans un premier chapitre d'étudier l'intelligence-faculté et dans le second de s'intéresser à l'intelligence-classe.

La vie moderne affecte notre esprit. De nombreux moyens sont mis à notre disposition pour remplacer en partie la mémoire, les capacités de calcul, par exemple. La question est de savoir si ces « puissants auxiliaires » ne diminuent pas la force de notre attention ou encore notre capacité de calcul mental. De même dans les arts, on « se plaint de n'avoir point de style ». Notre rapport au temps est modifié, nous sommes impatients, nous cherchons la rapidité d'exécution, la nouveauté alors qu'une œuvre demande du temps. La principale raison de ces modifications est l'intrusion du machinisme dans tous les aspects de notre vie. En quelque sorte notre quotidien est sous sa gouvernance.

L'augmentation de la puissance, de la précision, de la vitesse semble écraser l'homme moderne. Nous sommes incapables d'avoir une vue globale sur le réel, notre sentiment de maîtrise baisse et à l'inverse notre

confiance en la collaboration augmente. La vie humaine est assujettie à ces mécanismes comme si les créatures qui en sont à l'origine nous façonnaient à leur image. Les humaines deviennent uniformes.

Il y a de plus, dit Paul Valéry, comme un pacte entre ces machines et nous-mêmes, du même genre qu'entre le drogué et sa drogue. « Plus la machine nous semble utile, plus elle le devient ». Nous devenons incomplets, incapables de nous débrouiller seuls.

Reste à savoir que sont ces machines ? Bien entendu il y a tous les appareils qui nous entourent, mais les processus dont ils sont issus s'appliquent à d'autres types de machines : les organisations, dans lesquelles les individus forment les pièces, les rouages, les organes avec pour résultat toujours plus de puissance et d'aveuglement, puisque toujours plus de précision conduit à toujours plus de réduction. La machine a besoin de simplifier le réel pour inscrire les humains dans des protocoles, quitte à ne pas voir que le réel ne se simplifie pas, seulement sa représentation.

Ces organisations (commerciales, politiques, sociales, légales ou non) veulent toujours plus de pouvoir et ne sont contrecarrés dans leur course folle que par d'autres organisations. Les humains vivent à l'intérieur de ces organisations et n'ont aucune existence en dehors. Et toute cette mécanique est fondée par le droit, les lois, les règles.

Ainsi nous appartenons tous, dit Paul Valéry, à au moins une de ces machines. A chacune on abandonne « une part de la propriété de soi ». A chacune on emprunte « une part de sa définition sociale » et sa « licence d'être ». Pour que tout fonctionne les humaines doivent être parfaitement définies selon des critères précis en dehors desquels nous devenons dangereux, c'est-à-dire inutiles. Celui qui ne participe pas à l'efficacité d'une organisation est étranger à ce monde dans lequel l'auteur voit à terme une « définition nouvelle de l'homme ».



→ **La terre est plate, Violaine Giacomotto-Charra et Sylvie Nony, aux éditions Les Belles Lettres**
(présenté par Jean-Philippe)

§1 – Deux autrices contre un mythe contemporain

Violaine Giacomotto-Charra (VGC), agrégée de lettres modernes, est professeure en langue et littérature du XVI^e siècle à l'Université de Bordeaux et Sylvie Nony (SN) est agrégée de sciences physiques, chercheuse en histoire et philosophie des sciences à l'Université de Paris Cité.

Ces deux universitaires ont associé leurs compétences et leurs savoirs mais aussi leur enthousiasme et leur sagacité pour nous offrir un livre à la fois rigoureux et passionnant, rapide à lire (par son format aussi bien que par l'intérêt qu'il suscite) et pour autant d'une grande densité (à la fois en termes de connaissances et de réflexion).

Tout part d'un constat : la permanence, dans la mentalité contemporaine, quelle que soit les générations ou les couches sociales, de la croyance que, pendant le Moyen Âge, on ignorait que la Terre était sphérique parce qu'on avait perdu cette connaissance acquise par les savants grecs de l'Antiquité. C'est ce que les autrices appellent le mythe de la Terre plate. Il ne s'agit donc pas ici de la théorie contemporaine erronée que la Terre serait plate mais de l'idée reçue que le Moyen Âge a été une période de ténèbres intellectuelles pendant laquelle la croyance en une Terre plate était commune.

Il se trouve que l'enquête historique menée par les deux chercheuses établit que le Moyen Âge n'a jamais cru que la Terre était plate.

Mais alors, quelle est l'origine de ce mythe fallacieux ? Les autrices démontrent qu'il s'agit d'une construction développée essentiellement au XIX^e siècle, diffusée au XX^e et entretenue jusqu'à nos jours. Comment cette construction a-t-elle pu s'imposer ?

§2 – Le livre est sans cesse traversé par la notion du double.

1. Son contenu comporte deux parties explicites :

a. - La première (p. 17-163) est avant tout l'histoire de la découverte de la sphéricité de la Terre dans l'Antiquité grecque et la diffusion de cette connaissance.

- Dans un voyage à travers le temps et l'espace, il nous est rappelé (ou bien nous découvrons) que « le modèle sphérique du monde est partagé depuis le IV^e siècle avant notre ère au moins, sans discontinuité dans la transmission. » (SN)

b. La seconde (p. 165-239) est consacrée à l'histoire de la construction du mythe en la croyance médiévale de la Terre plate.

2. Dans la première partie, il est établi qu'il y a eu une double diffusion en Europe de la connaissance de la rotondité de la Terre.

a. - D'une part, s'est opérée une transmission, par traductions successives, du monde grec de l'antiquité au monde syriaque de l'antiquité tardive, puis au monde arabe en enfin au monde latin du haut Moyen Âge.

- C'est ainsi que les manuscrits de l'antiquité grecque (dont ceux d'Aristote) parviennent en Europe entre le XIIe et le XIIIe s.

b. - Parallèlement à cette circulation autour de la Méditerranée, une diffusion des savoirs de l'antiquité grecque s'opère en Europe en latin par les lettrés de l'Empire Romain (Plin, Cicéron, Apulée, Boèce) et les savants chrétiens pendant et après la chute de l'Empire : Origène au IIIe s. qui est traduit par Rufin d'Aquilée au siècle suivant et par Jérôme au Ve s., Ambroise de Milan au IVe s., Augustin au Ve s., Isidore de Séville au VIIe s., Bède le vénérable au VIIIe s., Jean de Halifax au XIIIe s., ...

- Tous ces auteurs transmettent la connaissance d'une Terre sphérique, immobile, placée au centre de la création constituée de sphères qui lui sont concentriques sur lesquelles se trouvent planètes, Soleil, Lune et étoiles. (Hypothèse géocentrique).

3. La seconde partie révèle que le mythe d'une croyance médiévale en la Terre plate se double du mythe autour de la figure de Christophe Colomb.

- Le mythe de Colomb consiste à affirmer que le navigateur génois a permis de découvrir la rotondité de la Terre. Ce qui implique qu'avant la fin du XVe s., les savants européens pensaient que la Terre était plate.

- Or, il n'en est rien. On ne peut donc pas comprendre l'apparition du mythe de la Terre plate sans comprendre celle du mythe de Colomb.

4. Ce double Mythe s'élabore essentiellement en deux temps :

a. - Façonnement du mythe par Voltaire au XVIIIe s.

b. - Développement du mythe au XIXe s.

5. Si le double Mythe explose au XIXe siècle, c'est dans un contexte particulier, marqué par « la double question de la laïcité et de l'anticléricalisme » (p. 191).

- Nombre de libres penseurs prennent l'Eglise comme ennemie et cherchent dans l'histoire des preuves de son obscurantisme. Le mythe de la Terre plate sert donc à noircir l'image d'une Église ennemie de la pensée scientifique.

- On prend le cas de quelques auteurs chrétiens qui ont affirmé que la Terre était plate (Lactance, Cosmas Indicopleustès) alors que leurs propos n'étaient pas reconnus par l'Église, ou bien étaient tout simplement inconnus pendant tout le Moyen Âge (c'est le cas du grec syrien Comas, non seulement hérétique mais surtout dont le manuscrit La Topographie qui prône une Terre plate n'a été traduit qu'au début du XVIIIe s).

- Pourtant, c'est cette traduction dont Voltaire se sert pour affirmer fallacieusement que pendant tout le Moyen Âge, l'Église a imposé le dogme d'une Terre plate et que c'est Colomb qui l'aurait combattu et serait parvenu à prouver par son voyage la rotondité de la Terre !

6. Ce contexte particulier du XIXe s. est aussi marqué par l'avènement d'un mythe au rang du mythe suprême, celui du Progrès. Ce mythe du Progrès conduit les historiens à découper l'histoire en périodes dont les noms traduisent l'idéologie qui les sous-tend : la Renaissance précède les Lumières, qui précèdent le temps de la Modernité.

- Si l'histoire avance linéairement de progrès intellectuels, sociaux et scientifiques en progrès intellectuels, sociaux et scientifiques, hier ne peut être que plus sombre qu'aujourd'hui, et demain plus radieux.

- Le mythe du Progrès, apporte avec lui deux mythes liés : le Mythe de la Renaissance qui produit celui d'un Moyen Âge enténébré, irrationnel et coupé de la démarche expérimentale.

- Le Mythe de la Terre plate est un moyen de valider le mythe d'un Moyen Âge obscur et pré-scientifique et donc celui du Progrès.

Avec tous ces doubles et doublets, il fallait bien deux autrices pour démêler cet écheveau inextricable de cheminements aux travers l'histoire et la géographie, les sciences et les lettres !

§3 – La persistance de la croyance moderne en un Moyen Âge qui croyait que la Terre était plate



Cette fausse vérité se trouve encore dans la littérature récente.

Dans les exemples suivants, qui complètent ceux que VGC & SN fournissent dans leur livre, majoritairement rédigés par des enseignants ou des scientifiques, toutes les parties soulignées sont historiquement fausses et participent de la diffusion du mythe de la Terre plate et des mythes afférents.

a. Vulgarisation scientifique à destination des enfants :

Frédéric Bosc (éd.), Dis pourquoi ? Ce n'est pas sorcier ! 6-10 ans, Deux coqs d'or, 2022, p. 83 :

« Pythagore est un philosophe et un savant qui a vécu au VI^e et Ve siècles avant Jésus-Christ. C'est sans doute un des premiers hommes à avoir compris que la Terre était ronde. [...] Platon et Aristote, furent du même avis. Or, par la suite, la science « officielle » s'est détournée de cette connaissance. Au Moyen Âge, la plupart des gens estimaient que la Terre était plate ! C'est à la Renaissance que l'on a enfin admis qu'elle est bel et bien ronde. »

b. Vulgarisation scientifique à destination des élèves du secondaire :

Bruno Laurent, Émeline Lebert, SVT, 6e, Cycle 3, Fiches de mémorisation active. Pour acquérir des automatismes, Ellipses, 2021, p. 160 :

« Au Moyen Âge, les savants pensaient que la Terre était plate et située au centre de l'Univers (c'est la théorie géocentrique). À partir du XVI^e siècle les connaissances scientifiques permettent de mettre en évidence que la Terre est ronde et tourne autour du soleil (héliocentrisme). Encore de nos jours les explorations spatiales nous permettent de mieux comprendre notre univers. »

c. Vulgarisation à destination des étudiants :

Véronique Angland [professeur agrégé de lettres modernes, enseignante en classes préparatoires], La culture générale en neuf thèmes. Prépas commerciales, Armand Colin, 2008 :

« Au III^e siècle avant notre ère, deux systèmes d'interprétation de l'univers coexistent :

- le géocentrisme : pour les Grecs, depuis les VI-^e siècles – depuis Pythagore – la Terre est une sphère fixe autour de laquelle tournent les autres astres. Aristote pensait que la Terre était sphérique.

- l'héliocentrisme : pour Aristarque (310-230) de Samos, la Terre est une sphère en mouvement [...]

On oubliera ces théories grecques lorsque les manuscrits se seront perdus. C'est la relecture des manuscrits d'Aristote par les clercs du Moyen Âge qui se fonde sur une mauvaise interprétation : ils feront de la terre un disque plat. Copernic se réclamera d'Aristarque – et même Descartes croyait que la Terre était ronde sans vouloir le dire pour échapper à la censure. »

d. Vulgarisation à destination des adultes :

Pierre-Yves Bely [ingénieur de l'École centrale de Paris], Carol Christian, Jean-René Roy [astronome canadien], 250 réponses à vos questions d'astronomie, Gerfaut (La Compagnie des éditions de la Lesse), 2008, p. 88 :

« Malheureusement saint Augustin, trouvant absurde que des descendants d'Adam puissent avoir aux antipodes « leurs pieds opposés aux nôtres », déclara en 400 ap. J.-C. que la Terre était plate – régression de la connaissance qui ne fut redressée qu'à la fin du Moyen Âge. »

Rq : Cf. p. 61-62 du livre de VGL & SN : Augustin non seulement n'a jamais affirmé que la Terre était plate mais écrit le contraire en évoquant « la rondeur de la Terre » !

§4 – Comment lutter contre une telle désinformation ?

À la lecture de l'ouvrage de Violaine Giacomotto-Charra et Sylvie Noly, la connaissance apparaît comme

- ce qui se découvre, s'expérimente, s'affine, se transmet, s'hérite,
- mais aussi ce qui se déforme, se dégrade, se falsifie d'une part
- et ce qui se hérite, se protège, se défend d'autre part.

La connaissance n'est pas de l'information.

Elle n'existe pas en soi mais relève à la fois de l'individu et du social : elle dépend de l'histoire des sociétés, de l'intelligence humaine, de l'honnêteté intellectuelle de certains auteurs et d'une volonté de chacun pour exercer un esprit critique.

On peut reformuler le thème de notre rencontre (L'avenir de la connaissance) en posant la question « une connaissance véridique (de l'histoire des idées, des mentalités, des sciences, de l'histoire tout court) a-t-elle

un avenir ? est-elle possible ? », Violaine Giacomotto-Charra et Sylvie Noly répondent par l'affirmative et par l'exemple, à condition d'humilité, d'effort et de courage.

Le courage est ce qui est serait nécessaire p. ex. à l'Éducation nationale pour introduire l'histoire des sciences comme une discipline en soi et non comme activité secondaire, ce qui est un remède pire que le mal puisque « lieu de savoirs souterrains et d'idées fausses non interrogées » (SN).

L'humilité est la qualité qu'il faut cultiver pour ne pas mépriser les auteurs, les mentalités et les périodes passées ou les recherches qui les prennent pour objet d'études.

Il s'agit de sortir du schéma progressiste du XIXe s. qui, pour défendre des vérités scientifiques nouvelles (comme la théorie de l'évolution) a pris le parti de nier tous les acquis antérieurs (comme la rotondité de la Terre).

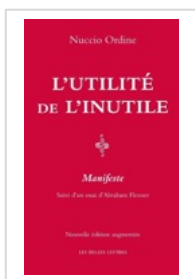
En fin de compte, l'avenir de la connaissance véridique exige une connaissance plus juste du passé.

L'effort consiste, quand on fait de l'histoire sous quelle que forme que ce soit, à prendre le temps de revenir à la lecture d'Aristote, à celle des Pères de l'Église, ces auteurs ecclésiastiques des premiers siècles de notre ère, aux écrits médiévaux, etc.

Violaine Giacomotto-Charra, traduit cette exigence d'effort par le « souci de la vérification ».

Sylvie Noly, dans un entretien, parle d'être animé d' « un amour du texte source ».

C'est l'amour de la connaissance qui nous rend capable d'humilité, d'effort et de courage pour toujours mieux la saisir ou la défendre, et donc lui donner un avenir.



→ **L'utilité de l'inutile, Nuccio Ordine, publié aux éditions Les Belles Lettres.**
(présenté par Françoise)

« L'utilità dell'inutile » – titolo in italiano.

Présentation de l'Auteur

Nuccio ORDINE est né le 18 juillet 1958 à Diamante, en Calabre, il est un philosophe, professeur d'université et critique littéraire. Il est surtout connu comme spécialiste de l'œuvre du philosophe Giordano Bruno.

[Moine philosophe de la fin du 16^{ème} siècle, né à Naples. Ses théories et ses travaux l'amèneront à être accusé d'hérésie. En défendant l'idée d'un univers infini et la pluralité des mondes, il s'oppose frontalement à l'Église. Il est Condamné à mort par le tribunal de l'Inquisition et brûlé vif à Rome en 1600).

Au fil des ans, Nuccio ORDINE reste attaché à la Calabre, où il enseigne à l'université en tant que professeur de littérature italienne. Il intervient également dans plusieurs universités prestigieuses en Europe et aux USA. Il dirige en parallèle de nombreuses collections d'ouvrages classiques.

En France, en collaboration avec Yves Hersant, il dirige trois collections d'œuvres classiques aux Belles Lettres (« Les Œuvres complètes de Giordano Bruno », « Bibliothèque italienne » et « Le corps éloquent »).

Il dirige d'autres collections de classiques en Italie, en Roumanie, au Brésil en Bulgarie et en Russie.

(Information issues de Wikipédia).

1. Comment j'ai choisi ce livre et la question qu'il pose

1-1 L'idée du thème « l'avenir de la connaissance »

Bertrand, Jean-Philippe et moi, nous choisissons nos thèmes : soit à partir d'une idée, d'une question qui nous trotte dans la tête, parfois c'est plutôt un livre qui nous inspire. Cf. le thème précédent « l'infini dans le petit » où tout est parti du livre de Wendel Berry, « Penser et agir à l'échelle du vivant » présenté par Jean-Philippe.

Pour cette 5^{ème} rencontre, l'idée du thème m'est venue pendant le confinement, en même temps que celle du club Lecteur essais. Lors de notre première rencontre, peut-être certains d'entre vous s'en souviennent, j'avais présenté l'objectif de « Tenter de mieux comprendre le monde ».

En effet, nous avons été mis face à une situation de crise sanitaire inédite. A l'époque, il n'y avait pas un seul article ou une seule émission dans les médias qui n'évoquaient la nécessité d'en tirer des leçons pour l'avenir.

Dans ce contexte, il semblait se dégager un constat comme l'évoque Michel Serre, à l'instar de « Petite Poucette » nous avons quasiment accès au monde entier grâce à un petit objet qui se glisse dans nos poches ou nos sacs à main.

Cependant, ni la technologie numérique, ni cette accessibilité nouvelle ne nous ont permis d'anticiper ce qui est arrivé. Sous prétexte que tous les savoirs sont directement accessibles à tout à chacun, il n'y aurait plus d'intérêt à les apprendre. Je le constate tous les jours dans mon travail, où l'on ne cesse de répéter aux formateurs qu'ils ne doivent plus être des « enseignants » qui transmettent des savoirs mais des facilitateurs qui aident les apprenants à partager leurs connaissances et à en construire de nouveaux ensemble.

Mais ce faisant, nous n'interrogeons plus les connaissances ou les savoirs acquis, ils sont présumés. Or, justement aujourd'hui, la question de quels types de savoirs nous avons besoin, se pose sérieusement. C'est ce qu'aborde le livre de Jurgen RENN : L'évolution de la connaissance – Repenser la science pour l'anthropocène – Editions des Belles Lettres.

Jurgen RENN (Physicien, directeur de l'Institut Max-Planck pour l'histoire de la science à Berlin – présentation figurant en quatrième de couverture du livre).

Il développe l'idée que les savoirs nécessaires pour maîtriser une discipline sont devenus très complexes et nécessite une certaine hyperspécialisation. Comme le texte de présentation l'indiquait, difficile aujourd'hui de se revendiquer polymathe comme a pu encore le faire de manière légitime Goethe au 19^{ème} siècle.

Du coup, ce qui est en jeu, c'est plutôt notre capacité à faire dialoguer entre elles plusieurs disciplines. A faire en sorte qu'en tant que personne, nous ayons une culture générale suffisante pour être en capacité de comprendre des expertises diverses et participer ainsi à un dialogue interdisciplinaire. Autrement dit, en tant que citoyen, nous devons pouvoir être en capacité de réfléchir réellement aux questions actuelles de société (les défis de l'Anthropocène).

A ce stade de la réflexion, j'aurais pu vous présenter l'un des deux livres.

Mais de l'aveu même de Jurgen RENN – je me réfère à la très belle vidéo enregistrée par les Editions des Lettres (Série de Podcast : <https://www.youtube.com/watch?v=FuLHtW1xj0>),

Je le cite : « le livre est un peu épais » !

La vidéo est animée par Nuccio ORDINE (délicieux d'entendre un italien et un allemand échanger leurs réflexions en français), qui présente son livre également, et « très modestement », il déclare que « finalement les deux ouvrages traitent du même thème »

1-2 Présentation de l'ouvrage

Le livre présente un témoignage qui est le « fruit de 23 ans de d'enseignements et de recherches » écrit Nuccio ORDINE. 23 ans au cours desquels il n'a eu de cesse de démontrer à ces élèves pourquoi il est important d'étudier la littérature et la philosophie pour bien d'autres raisons que la seule obtention d'un diplôme.

Le livre s'ouvre sur :

1 introduction écrite par Nuccio ORDINE lui-même, où il pose l'ambition du livre et l'ensemble des questions abordées pas la suite.

Sont ensuite proposées 3 parties :

Les deux premières portent sur

- L'utile inutilité de la littérature
- L'université-entreprise et les étudiants-clients : un univers qu'il connaît bien et dont il va dénoncer certaines dérives
- Une troisième intitulée « Posséder tue » : traite de la « valeur illusoire de la possession et ses effets destructeurs »
- En fin de livre, il est proposé un essai écrit en 1939 par

d'Abraham Flexner – Pédagogue américain (1866-1959) diplômé de John Hopkins et de Harvard. Il a fondé plusieurs écoles expérimentales et participé à la création de l'Institut for Advanced Study de Princeton (qu'il a dirigé de 1930 à 1939). Institut créé pour permettre « une quête affranchie de toute obligation utilitariste et inspirée uniquement par la curiositas de ces membres (Einstein, Oppenheimer).

L'essai vise à démontrer et à donner quelques exemples de recherches scientifiques qui étaient jugées a



priori inutiles parce que dénuées de toute finalité pratique, et qui ont finalement débouché sur des applications concrètes dans le domaine des télécoms ou de l'électricité.

1-3 La question posée

Ce qui m'a intéressée dans ce livre, c'est d'examiner précisément ce que Nuccio ORDINE entend par connaissances utiles ou inutiles et en quoi cette distinction nous apporte des éléments de réponse quant à la question posée précédemment par Jurgen RENN : quels savoirs avons-nous besoin aujourd'hui ?

2. Des savoirs jugés « inutiles » et pourtant essentiels pour apprendre à penser par soi-même.

Nuccio ORDINE écrit « J'ai voulu réfléchir sur l'idée d'une utilité de ces savoirs dont la valeur essentielle est complètement détachée de toute finalité utilitaire. Certains savoirs sont en effet des fins en soi et – précisément parce qu'ils sont par nature gratuits, désintéressés et éloignés de toute obligation pratique et commerciale – ils peuvent jouer un rôle fondamental dans la formation de l'esprit et dans l'élévation du niveau de civisme et de civilisation de l'humanité » (extrait de l'introduction page X).

Dans la première partie de son livre, il va surtout évoquer les savoirs issus de la littérature de la poésie, plus généralement de l'art.

Il va appuyer sa démonstration sur les réflexions de nombreux philosophes tels que Platon, Aristote, Tchouang-tseu, Pic de la Mirandole, Montaigne, Bruno, Kant, Tocqueville, Newman, Heidegger. Ou encore de grands écrivains : Ovide, Dante, Pétrarque, Boccace, L'Arioste, Cervantès, Lessing, Dickens, Okamura Kakuzô, García Márquez, Ionesco, Calvino.

Ce sont plutôt des savoirs dits « humanistes » mais il ne les oppose aux savoirs dits scientifiques, au contraire. Comme Jurgen RENN, il considère que la parcellisation des connaissances et l'hyperspécialisation constitue une menace. Les opposer déboucherait sur un débat stérile.

Ce qui compte, c'est plutôt prendre en considération ce qui fonde la « valeur en soi » de ces savoirs jugés a priori inutiles.

Pour illustrer son propos, il cite Ionesco : « La poésie, le besoin d'imaginer, de créer, est aussi fondamental que celui de respirer. Respirer, c'est vivre, et non pas s'évader de la vie ». (Extrait introduction page XXII).

Nuccio ORDINE poursuit en écrivant :

La vie « est une énergie qui circule sous une forme invisible [...] Et » c'est dans les plis et les repris de ces activités considérées comme superflues que nous pourrions trouver la force de penser un monde meilleur, de cultiver le projet utopique d'atténuer- sinon de supprimer – les nombreuses injustices et les douloureuses inégalités qui pèsent (ou devraient peser) comme du plomb sur nos consciences. »

[...]

« Il faut comprendre que ces activités qui ne servent à rien peuvent justement nous aider à nous évader de la prison, à éviter l'asphyxie, à transformer une vie plate ou une non-vie en une vie fluide et dynamique, mue par la curiosité pour les choses de l'esprit et pour l'humaine condition » (Extrait page XXII).

Ces savoirs jugés inutiles, sont essentiels pour nous aider à penser le monde !!!!

Nuccio ORDINE poursuit sa réflexion sur ce qui constitue selon moi, une deuxième dimension de cette « valeur en soi » des connaissances dites inutiles

Nous savons que la connaissance ne constitue pas un stock que l'on peut posséder. Citant ainsi Socrate, Nuccio ORDINE rappelle comment celui-ci l'avait clairement expliqué à Agathon dans le Banquet, quand il contestait l'idée que la connaissance « puisse être mécaniquement transmise d'un être humain à un autre comme de l'eau passant d'un récipient plein à un récipient vide le long d'un fil de laine. (Extrait introduction page XIX).

La connaissance, c'est avant tout « une recherche en mouvement, une posture de curiosité qui ne s'arrête jamais »

En découle, le fait que l'on ne peut pas acheter ce type de connaissance :

« Le savoir constitue en effet en lui-même un obstacle au fantasme de toute-puissance qui sous-tend l'utilitarisme et l'accumulation de l'argent. Certes, presque tout peut s'acheter et, des parlementaires aux

juges, du pouvoir au succès, chaque chose à son prix. Mais pas la connaissance : le prix à payer pour elle est d'une toute autre nature. Même un chèque en blanc ne saurait permettre d'acquérir mécaniquement ce qui ne peut être que le fruit d'un effort personnel et d'une passion durable. Autrement dit, personne ne pourra effectuer à notre place le difficile parcours de l'apprentissage. Et, s'il n'est pas le résultat d'une puissante motivation intime, le plus prestigieux des diplômes [...] n'apportera aucune connaissance véritable et n'entraînera aucune authentique métamorphose de l'esprit. (Extrait page XXVII).

On voit à travers ces deux dimensions, que les savoirs dits inutiles permettent en réalité d'apprendre à réfléchir et à penser par soi-même selon un parcours et des efforts tout à fait personnels.

3 - Les dangers de l'approche utilitariste vis-à-vis de la connaissance

Or selon Nuccio ORDINE, nous vivons dans un monde utilitariste dans lequel ces savoirs sont aujourd'hui menacés :

« Dans le monde de l'utilitarisme, en effet, un marteau vaut davantage qu'une symphonie, un couteau davantage qu'un poème, une clé anglaise davantage qu'un tableau, car il est facile de comprendre l'efficacité d'un outil, mais il est plus difficile de comprendre à quoi peuvent servir la musique, la littérature ou l'art ».

Et [...] « pour des intérêts purement économiques », on est « est en train de tuer progressivement la mémoire du passé, les disciplines humanistes, les langues classiques, l'instruction, la libre recherche, la fantaisie, l'art, la pensée critique et les conditions mêmes de la civilisation qui devraient être l'horizon de toute activité humaine. (Extrait de l'introduction page XIII)

Dans un monde en crise et face à une forte contrainte financière, la première réaction est effectivement de diminuer les subventions liées aux disciplines humanistes et d'en supprimer les enseignements. Il est assez « cocasse » mais hélas tout à fait d'actualité, de relire des passages du discours de Victor Hugo à l'Assemblée Constituante, prononcé le 10 novembre 1848. Alors que certains ministres proposent de tailler dans le budget de la culture, le célèbre auteur déclare « c'est à peine si j'ose mettre sous les yeux de l'Assemblée, le résultat d'un calcul de proportion que j'ai fait. Je ne voudrais pas éveiller le rire de l'Assemblée dans une question sérieuse [...] Que penseriez-vous, Messieurs, d'un particulier qui aurait 1500 fr de revenus, qui consacrerait tous les ans à sa culture intellectuelle [...] une somme bien modeste de 5 francs, et qui dans un jour de réforme, voudrait économiser sur son intelligence six sous ».

Ridicule n'est-ce pas ? et pourtant, c'est bien ce que nous faisons aujourd'hui encore.

Mais ce faisant, que se passe-t-il lorsque que l'homme se consacre uniquement aux savoirs dits utiles ?

Pour l'expliquer et l'illustrer, Nuccio ORDINE cite l'histoire des petits poissons d'or du Colonel Buendia (histoire à retrouver en page 9) : Personnage issu d'une histoire racontée par Gabriel Garcia Marquez dans son roman « Cent ans de solitude », le colonel Auréliano Buendia, enfermé dans son laboratoire secret, « fabrique des petits poissons d'or en échange de pièces d'or qu'il fait ensuite fondre pour produire à nouveau des petits poissons ».

S'enclenche ainsi un cercle vicieux qui finira par s'ouvrir pour le colonel. Après avoir succombé à plusieurs écueils, il finira par découvrir avec passion « la simplicité du travail » plus que le goût des honneurs et de l'argent.

Cependant, les choses ne finissent pas toujours aussi bien, et le cercle vicieux peut devenir une véritable prison. A titre d'exemple, Nuccio ORDINE cite à nouveau Ionesco qui lors d'une conférence en 1961, faisant face à une « humanité désemparée ayant perdu le sens de la vie, [...] réaffirme à quel point nous avons besoin de l'irremplaçable inutilité ».

« Regardez les gens courir affairés, dans les rues, les yeux fixés à terre, comme des chiens. Ils foncent tout droit, mais toujours sans regarder devant eux, car ils font le trajet, connu à l'avance machinalement. Dans toutes les grandes villes du monde, c'est pareil. L'homme moderne, universel, c'est l'homme pressé. Il n'a pas le temps, il est prisonnier de la nécessité, il ne comprend pas qu'une chose puisse ne pas être utile ». (Extrait de la page 71)

Ainsi, enfermé et prisonnier de la logique du profit, selon Nuccio ORDINE, nous sommes en train de détruire non seulement des écoles, des universités, des labos de recherche mais aussi la vie des hommes. Dans ce contexte, que pouvons-nous faire. Sommes-nous condamnés à être prisonnier du cercle vicieux de la course à l'utilité ?

Comme nous le rappelle si bien ce merveilleux petit manifeste, les savoirs jugées a priori inutiles sont ceux qui nous permettent comme nous l'avons vu en, d'apprendre à penser par nous-même « Mais il y a plus ». Je cite à nouveau Nuccio ORDINE : « Le savoir peut défier les lois du marché d'une autre manière encore. Je puis en effet partager les connaissances avec autrui sans pour autant m'appauvrir. Je puis enseigner à un élève la théorie de la relativité ou lire avec lui une page de Montaigne en entrant alors dans un miraculeux cercle vertueux ou s'enrichissent en même temps celui qui donne et celui qui reçoit ». Extrait introduction page XIX).

Et je conclurais, toujours en citant l'auteur : Voilà bien des paroles [...] qui témoignent combien la prétendue inutilité des classiques peut en réalité se révéler un instrument des plus utiles pour nous rappeler- à nous et aux générations futures, à tous les êtres humains [...] que la possession et le profit sont mortels, alors que la recherche déliée de toute obligation utilitariste peut rendre l'humanité plus libre, plus tolérante et plus humaine ».



→ **Pour un humanisme numérique, Milad Doueïhi, publié aux éditions Seuil.**
(présenté par Evelyne)

Le titre du livre de Milad Doueïhi, *Pour un Humanisme numérique* (Le Seuil, Librairie du XXIème siècle, 2011), est intrigant par la juxtaposition de deux mots à première vue anti-thétiques : humanisme et numérique.

Pourtant, au vu de l'évolution d'Internet depuis le milieu des années 90, il peut se comprendre. En effet, tout à ses débuts, Internet a été conçu pour devenir un moyen gratuit de partage de la connaissance entre ceux qui la détiennent et ceux qui y aspirent. Le bémol : l'abonnement Internet était coûteux et peu accessible, d'où déjà un caractère sélectif par le biais de l'argent. Position rapidement confirmée par l'évolution du Web vers un aspect plus commercial : les sites d'entreprises se développent, puis se multiplient.

Même les initiatives bienveillantes subissent une évolution radicale : Wikipédia, encyclopédie écrite par des bénévoles pour un partage de connaissances est maintenant devenue une entreprise contrôlée au niveau des connaissances distribuées par des personnes anonymes et parfois incompétentes, mais rétribuées.

Aujourd'hui, en 2023, la situation se complique encore avec les inquiétudes autour de l'intelligence artificielle et le ChatGPT.

Milad Doueïhi est certainement l'une des personnes les plus qualifiées pour répondre à certaines questions. Américain d'origine libanaise, il est d'abord professeur à l'Université Laval de Québec, et maintenant à la Sorbonne. Il est à l'origine un historien des religions, puis s'est orienté dans les années 2000 vers l'humanisme numérique. Multiculturel, il parle trois langues, français, anglais et arabe. Il a donc une vision à la fois occidentale et orientale de la culture numérique.

Pour un Humanisme numérique est le premier de ses ouvrages sur la question. Il a écrit depuis plusieurs livres sur la question :

- *La grande conversion numérique* suivi de *Rêveries d'un promeneur numérique*, trad. de l'américain par Paul Chemla, Paris, Editions du Seuil, Points Essais, 2011.
- *Qu'est-ce que le numérique?*, Paris, Presses universitaires de France, 2013.
- *Du matérialisme numérique* (Milad Doueïhi et Frédéric Louzeau), Paris, Hermann, 2017.
- *La Confiance à l'ère numérique* (dir. Milad Doueïhi et Jacopo Domenicucci), Boulogne-Billancourt, Berger-Levrault, Au fil du débat, 2018.

Pour un humanisme numérique est la base de sa réflexion sur le sujet et permet de mieux comprendre sa position sur le numérique contributeur de la culture et de la connaissance. Il permet aussi d'élever le débat au-dessus des considérations autour d'Elon Musk et Twitter ou des « fake news » en inscrivant ces phénomènes dans une réflexion sociétale et anthropologique.

Pourquoi parler d'humanisme numérique ?

Milad Doueïhi s'appuie sur la définition de l'humanisme telle que l'anthropologue Claude Lévi-Strauss l'a analysée :

- L'humanisme de la Renaissance s'ancre dans la redécouverte des textes de l'Antiquité classique : souvenons-nous des poètes de la Pléiade, de Montaigne, par ex.
- L'humanisme exotique associé à la connaissance des cultures de l'Orient et de l'Extrême-Orient qui s'est développée à partir du 18^{ème} siècle (*Les Lettres Persanes*), puis a pris son essor au 19^{ème} s. avec les voyages d'écrivains comme Flaubert et Loti ou des peintres Delacroix et autres.
- L'humanisme démocratique naît au 20^{ème} s. avec l'accès pour tous à la totalité des sociétés humaines : voyages intercontinentaux, développement du télégraphe, puis du téléphone, puis d'Internet etc...

Ces trois humanismes sont aussi symptomatiques d'évolutions politiques : le premier est aristocratique, car restreint à un petit nombre privilégié ; le second est bourgeois, car il accompagne le développement industriel de l'Occident, et le troisième, démocratique, car il n'exclut aucune personne, aucune culture et surtout, aucun fait ou geste humains.

Comment humanisme et numérique se rencontrent

L'humanisme numérique naît d'une convergence entre notre culture classique et une technique devenue un lieu de sociabilité. Le numérique devient ainsi une culture dans la culture : c'est un savoir vivre ensemble et un savoir-faire différent que nous avons dû apprendre et, pour la plupart, adopter.

Le savoir vivre ensemble s'apprend et s'exerce (théoriquement) sur les plateformes d'échanges, comme Facebook, Twitter, LinkedIn, Instagram ou TikTok. Se pose alors la question du langage. Il y a la langue de programmation, les différents formats (Twitter en quelques 120 caractères, possibilité d'écrire des articles sur LinkedIn, la prédominance de l'image sur Instagram ou Pinterest, la vidéo sur TikTok...). L'individu pensant y a un accès direct et instantané, ce qui change la donne spatiale et temporelle : nous pouvons converser avec le monde entier à l'heure qui nous convient et dans la langue que nous souhaitons. Le monde n'a plus la même dimension ni la même temporalité.

C'est aussi un savoir faire différent en ce sens que nous avons dû apprendre à nous servir d'appareils sophistiqués : des ordinateurs et des téléphones dotés de traitement de texte, d'enregistrement de la voix, du son et de l'image ont remplacés nos appareils photos, téléphones filaires, nos enregistreurs, nos lecteurs de musique et de vidéo, notre GPS...

Ce qui donne naissance à la culture anthologique

1. Accumulation de connaissances venues de toutes parts

Sur Internet, il y a une accumulation d'informations, venues de sources diverses, parfois crédibles, parfois absurdes, vérifiées ou non. Ces points d'accès multiples accentuent le caractère anthologique de la culture numérique. En même temps, ils fragmentent notre rapport au savoir par rapport à l'écrit. Nous pouvons passer de l'écrit papier statique à l'écrit numérique mobile. D'un autre côté, cette fragmentation du savoir et de ses sources nous oblige à en faire la synthèse.

2. Identité ni territoriale ni généalogique

L'individu sur Internet se présente sous divers aspects : il peut être polémique sur Twitter, réfléchi sur LinkedIn et ludique sur Instagram. Il peut exprimer ses diverses aspirations et les multiples facettes de sa personnalité. C'est ce que Milad Doueïhi appelle « des fragments de personnalité ». Cela affecte donc aussi nos rapports avec le privé et le confidentiel. Ce qui relevait auparavant du territoire (notre pays, notre région, notre lieu de vie, notre voisinage) disparaît au profit d'une universalité plus homogène. La fragmentation de notre relation au temps entraîne une rupture avec la chronologie et, par extension, avec la généalogie. L'individu se définit moins par ses origines et plus par la création de ses « fragments de personnalité ».

Qu'en est-il de la constitution d'une bibliothèque numérique ?

Sera-t-elle une bibliothèque du passé ou du futur ? Si du passé, de quel passé ?

Si l'on reste dans le domaine du digital, il y a, par ex., les « google Books », ces livres digitalisés par Google car tombés dans le domaine public. Mais il y a aussi toutes les archives que nous constituons chaque jour à travers nos publications, nos réactions, nos articles etc... et que les plateformes conservent précieusement, nonobstant notre droit à l'oubli. Cela donnera-t-il naissance à une pratique associée au patrimoine ?

Reste, bien sûr aussi, la question de la bibliothèque numérique. De nombreuses publications en ligne, des blogs, des sites consacrés aux livres comme Fabula.org par ex., le réseau « BookTok » sur TikTok ou InstaBook sur Instagram etc. Il y a aussi des ressources comme scholar.google très utiles pour les étudiants.

Le numérique fait partie de l'évolution de la connaissance : il fait du lecteur un être hybride, flânant d'un lien à un autre, parfois solitaire, parfois entouré de ses multiples « amis » ou connaissances, créant une culture à la fois individuelle et globale car participant à de multiples réseaux. Est-ce l'intelligence artificielle de demain, plus humaine, que les actuels robots ?